

L'Action

Toumbe dessus ! Escraas lous ! (CYRANO)

DIRECTEUR :

JULES FOURNIER

LE NUMERO : CINQ SOUS.
PAR AN : DEUX DOLLARS.

Adresser toutes communications comme suit : Jules Fournier, Rue Sherbrooke, 308-Est, Montréal.

VERS INEDITS

Chanson

Beau poète persan. Chantez-nous quelque chose...
Ah ma pauvre âme, ce soir
Tu te sens usée et lasse;
Tout est triste, tout est noir,
Et le temps précieux passe...

Parlez-nous du jet d'eau, des jardins, du croissant...
Tu te sens usée et lasse.
Allah! le monde est méchant,
Lourd de haine et de menace,
Aveugle au beau, sourd au chant.

De votre luth doré, de votre turban rose...
Tout est triste, tout est noir,
Pourquoi vous donner la vie?
Les mères devraient prévoir
Sa laideur inassouvie.

Mais pourquoi pleurez-vous, beau poète persan ?
Et le temps précieux passe.
O ma jeunesse! Bientôt,
Tu seras moins que la trace
D'une fleur flottant sur l'eau...

Beau poète persan. Chantez-nous autre chose...

PAUL MORIN.

ÉCHOS

Le *Mercur* de France (livraison de janvier) nous apprend le retour récent à Paris de Jean Girardoux, l'écrivain connu, blessé aux Dardanelles. Chaque soir, ou presque, on est maintenant sûr de le retrouver au café littéraire où il fréquentait avant la guerre, la *Taverne du Panthéon*.

Girardoux—écrit notre confrère—parle des Dardanelles... Il raconte ses campagnes avec une modestie qui le rend plus sympathique encore.

C'est exactement ce que, dans le temps, nous avions ici même écrit du major Ranger.

A propos encore de ce bon major Ranger.

On causait tout tranquillement, devant DesRosiers, DeSerres et Roy, de la guerre et de ses hasards, lorsqu'un quelconque pékin, soudain, eut bien l'audace de poser aux trois militaires la suivante question:

—Mais les avez-vous déjà vus, vous autres, ces terribles Allemands?

—Oh! pas très souvent... répondirent en chœur Roy, DeSerres et DesRosiers.

—J'vous crois! commenta simplement le pékin; Ranger les a tous tués!

Dès lundi dernier, l'échevin du Quartier Saint-Jacques a pu obtenir un commencement d'information relativement aux dépenses de la dernière délégation municipale à Québec (1915). Du rapport produit, il ressort que cette délégation n'a pas coûté à la Ville, jusqu'à date, beaucoup moins de \$4,300—exactement \$4,200.98.

Où sont allés ces \$4,300? S'ils n'avaient servi qu'à payer les frais de représentants sinon utiles au moins censément utiles—tels que le chef du contentieux (M. Laurendeau), les cinq membres du Bureau des Commissaires et les sept membres du Comité échevinal de Législation, — encore que le chiffre, pour ces 13 seulement, parût élevé, probablement ne posions-nous même pas la question... Mais c'est de bien autre chose qu'il s'agit!

Ce que nous demandons en effet à savoir, en l'espèce, ce n'est pas si certaines personnes, qui avaient affaire à Québec en vue de nos intérêts, ont plus ou moins sacrifié leur note au retour (le fait fut-il vrai nous ne serions pas assez pingres pour le sinner là-dessus), mais bien seulement si certaines autres personnes, qui n'y avaient point affaire, elles, n'ont pas profité de l'occasion pour s'offrir à nos frais de petits piques-niques aussi coûteux qu'inutiles.

Ainsi, l'échevin L.-A. Lapointe, au lieu de \$213.80, eût-il exigé de la Ville, disons \$400, que nous n'en eussions été autrement scandalisés. Car l'échevin Lapointe, président du Comité échevinal de Législation, ne passa pas à Québec, lors de la dernière session, moins de cinq semaines. — De même, M. Laurendeau, chef du contentieux, eût-il, au lieu d'une note de \$271, produit une note de \$500, que nous ne trouverions pas davantage à récriminer. Pour être échevin, on n'est pas nécessairement grigou, que diable!

Mais que penser, par exemple, de comptes comme les suivants:

Echevin Dubois \$105.65
Echevin Elie 110.40

Echevin Létourneau 129.05
Echevin Rochon 183.50
Echevin Lavergne 202.75
Echevin Saint-Pierre 226.45

Sur la demi-douzaine des messieurs sus-nommés, sans doute, direz-vous, devait-il bien s'en trouver un qui nous fût à Québec de quelque utilité? Possible! Possible qu'il s'en trouvât un, sur la bande, capable de se rendre, de temps à autre, à l'Assemblée législative pour y dire un mot qui nous fût profitable...

... Mais que penser—si vous voulez bien pour l'instant laisser ceux-là de côté—que penser maintenant d'un Mayrand, d'un Turcot?

D'un Turcot, d'un Mayrand, qui, tous deux députés et, par conséquent, tous deux possédant bel et bien une passe sur les chemins de fer, ne s'en font pas pour cela pour de scrupules de se faire payer par la Ville, en tout ou en partie, leurs frais de transport à Québec (voir la *Gazette* de mardi)?

Que penser surtout de leur "compte" identique et exactement égal de... \$145.50? Ainsi donc, chacun de ces deux messieurs, à Québec, au cours de la session 1915, auraient, chaque jour, mangé le même potage, englouti le même rosbif, savouré le même café, dégusté la même benédicte? Bien extraordinaire, en vérité, bien extraordinaire tout de même!

Mais laissons cela... Quand, par exemple, M. Mayrand, au Château, mange une côtelette, peut-être seriez-vous tenté de penser, cher lecteur, que, tout comme vous ou moi, il ne mange qu'une côtelette. Erreur, cher lecteur, erreur profonde! M. Mayrand, pour lors, ne mange pas sa côtelette seulement comme vous ou moi... Il la mange doublement! A la fois comme député (traitement \$1,500 par an) et comme échevin... échevin de la Ville de Montréal!

Mais tout cela, évidemment, tout cela, ce ne sont que des détails. Donc, taisons-nous, taisons-nous au plus vite... Ne sommes-nous point, que diable! après tout, échevin tout comme les autres et, tout comme les autres, collègue de M. Turcot, collègue aussi de M. Mayrand?

JULES FOURNIER.

Rosserie

J'ai assisté, hier soir, dans le Métro, à une petite manifestation de roserie féminine qui m'a d'abord semblé amusante, mais qui, aujourd'hui, m'apparaît comme cruellement injuste.

Deux petites femmes étaient assises en face de moi; leur attention paraissait absorbée par la présence, dans le compartiment, de trois superbes sergents de ville, certainement jeunes et visiblement vigoureux.

—Quels beaux garçons! disait une des petites femmes, d'une voix bien distincte.

—Ah oui! ce qu'ils sont bâtis! répondait tout haut la deuxième, sur un ton d'admiration.

Les bons agents commençaient à retrousser leur moustache avec des sourires avantageux; les vieilles dames du compartiment considéraient les petites effrontées

GOBINEAU

L'exercice de la pensée est un jeu...

REMY DE GOURMONT.

L'Allemagne victorieuse n'eût fait qu'ajouter à la somme d'erreurs et de préjugés qui obscurcit encore l'esprit humain. Sous cette influence subversive, le retrait de l'humanité eût été gigantesque. Les habitudes féodales de la classe privilégiée eussent partout remplacé les libertés individuelles. Le fanatisme religieux eût détrôné la pensée libre. (Je ne dis pas la libre pensée, car ce mot est dévoyé de son sens; il ne sert plus qu'à désigner les adeptes du mode homaisien, qui est une démarcation de l'inquisition.) Un monde que les Allemands eussent dominé de leur pouvoir, de leurs idées et de leur goût eût été odieux à des esprits libres. L'atmosphère en eût été étouffante. Et cela, à cause de ce fol orgueil qu'ils ont, de ce mépris imbécile où ils tiennent tout ce qui leur est étranger.

On a cherché mille raisons à cet orgueil et à cette ambition démesurée. On en a trouvé plusieurs qui sont ethniques, historiques, économiques, etc. On a même conclu à une folie collective. Et il est possible en effet que l'état mental de ce peuple ressortisse à la médecine aliéniste. Cependant, à toutes ces causes et à toutes ses sources il faut en ajouter une qui est assez inattendue: l'influence d'un philosophe français sur l'esprit allemand. Il est certain, en effet, qu'ils tirent un bon parti de ce sentiment exagéré qu'ils ont de leur droit à dominer le monde d'un paradoxe dont l'auteur est le comte Joseph-Arthur de Gobineau.

Il est peu de philosophes dont l'influence ait été plus effective que celle de Gobineau, puisque c'est d'après ses idées que l'Allemagne s'est forgée un idéal de domination universelle dans les domaines physiques et intellectuels. Il a véritablement été pour elle, quoique dans un ordre tout opposé, ce que fut Jean-Jacques Rousseau pour la France révolutionnaire: l'initiateur. Cet homme, qui eut quelque ironie, fut pris au sérieux par des intelligences très lourdes et qui ne sentirent pas la subtilité de la sienne. En France, Gobineau n'est connu que des lettrés qui appréhendent l'ingénieux de sa théorie et la fallacieuse clarté de son exposé. En Allemagne, il est célèbre à l'égal de Goethe et de Schopenhauer.

Les Français, que l'on a toujours taxés de légèreté, sont le bon sens même. Ce que l'on prend à l'étranger pour de la légèreté n'est que leur finesse. Elle est unique, elle n'est telle qu'à eux. Il faut avoir respiré l'atmosphère lumineuse des vallées de la Seine et de la Loire pour porter en soi cette clarté de tout. Il faut avoir eu sa face lavée aux grands vents tièdes qui, de la Côte d'Azur et de la Côte d'Emeraude, passent sur toute la France pour concevoir avec lucidité ces généreuses vérités qui sont le beau et le bien. Mais leur génie des grandes conceptions philosophiques, qui a donné au monde les deux grands modes de penser, le mode idéaliste avec Pascal et le mode rationaliste avec Descartes, a son petit côté qui fut, d'ailleurs, le générateur d'une foule de vérités secondaires. Les Français ont le goût des idées. Ils les aiment pour elles-mêmes, comme ils aiment l'art, souvent en dehors

—Ce serait rudement dommage de les abîmer, reprit alors une des jeunes personnes.

—N'ait pas peur, fit l'autre... On les conserve. Pas de danger qu'on les envoie "là-bas".

Maintenant, c'étaient les vieilles dames qui souriaient. Les agents ne retroussaient plus leur moustache. Ils descendirent au premier arrêt.

Eh bien, les petites femmes ont eu tort de faire de la peine aux agents, d'abord parce que les agents sont de braves gens; ensuite parce que ce sont des gens braves, qui souffrent dans leur honneur et dans leur amour-propre d'être attachés au rivage de leur îlot, eux, des soldats, des soldats d'élite, pendant que tant de civils vont se faire tuer pour cinq sous par jour.

Ils en ont assez d'être traités d'embusqués par la marchande des quatre-saisons qu'ils font circuler. Ils se demandent comment, lorsque reviendra le temps de paix, ils oseront conduire au poste un poivrot décoré de la croix de guerre.

Subséquemment, ils demandent tous les jours à partir. Nonobstant, ils restent là parce que c'est la consigne. Dorénavant, pour ce double motif, nous devons donc les plaindre et les respecter.

ZETTE.

de toute préoccupation morale. C'est pourquoi beaucoup d'esprits, en France, sans véritable génie philosophique, se sont essayés aux idées générales. Cela a donné naissance à toute une littérature spéciale. Et Gobineau est un de ces petits maîtres de la philosophie qui sont souvent de grands maîtres de l'art littéraire. Madame du Deffand appelait cela faire de l'esprit sur les lois.

C'est un jeu, un jeu et un art. Mais les étrangers, non initiés à cette tournure de certaines intelligences françaises, s'y trompent. C'est l'aventure où les Allemands se laissèrent prendre à l'endroit de l'un des plus spécieux de ces funambules de la pensée.

En effet, Gobineau, et particulièrement par sa théorie des races supérieures, a fourni aux Allemands une formule à leur orgueil et à leur vieux goût de domination. Ils n'ont pas vu le piège. Le gentilhomme français, diplomate de carrière, vivant au milieu d'eux par métier, les connaissait admirablement. Epris d'études ethniques, il les choisit pour but de ses observations. Et ses déductions firent une fortune dont il ne se douta jamais. Les Allemands crurent que c'était arrivé. Il y a là une étonnante application de la théorie d'un autre philosophe français, Jules de Gaultier. En effet, quelle monumentale erreur sur soi, quel gigantesque bovarysme! Ce serait amusant à constater n'était le tragique où tout cela a conduit.

Gobineau n'est qu'un facteur de la sinistre folie allemande, nous le répétons, mais il est certain que ses idées contribuèrent puissamment à surchauffer l'esprit exalté de l'Allemagne d'après 1870. D'après lui, on édifie toute une armature de théories orgueilleuses. Il fut si bien l'âme du mouvement, que les Gobineau, Vereinigung se confondent avec la ligue pan-germaniste qui poussa si vigoureusement à la guerre. "Ils ont ramassé chez nous un paradoxe tombé dans l'oubli pour le mettre au service de leur mauvaise cause", a dit Henri Albert, qui est l'un des hommes qui connaissent le mieux l'Allemagne.

Prétendre que Gobineau est responsable de tout le mal serait exagéré. Il s'est trouvé qu'il a fourni une formule. Sans lui il se serait bien trouvé un professeur pour synthétiser cette théorie aristocratique du mieux-né. Il eût mis de la lourdeur et beaucoup de références où l'autre a mis de l'esprit et de l'ingéniosité...

Et, pourtant, voilà peut-être le danger de jouer avec les idées. On s'applique à souffler dans de belles vessies artistiquement peintes sans songer aux imbéciles et aux malaisants qui en feront des lanternes et y allumeront tout un incendie.

R. LA ROQUE DE ROQUEBRUNE.

P.-S.—Ces quelques notes sur le très curieux esprit que fut Gobineau nous attirèrent sur manuscrit quelques critiques au point de vue spécial des tendances d'idées. Nous les en remercions soigneusement dénués, et y avions taché par ce, connaissant la difficulté où l'on est en ce pays d'avoir les plus anodines libertés intellectuelles. Parce que nous avions l'air de prétendre que l'esprit allemand est, en son essence, ombré des rêveries métaphysiques les plus périlleuses, on nous rétorqua son matérialisme transcendant. Nous nous obstinons cependant, et cela en nous appuyant sur l'expérience des spécialistes et surtout sur la compétence du divin Frédéric Nietzsche.

"Le vice de l'intellectualité allemande", dit M. Georges Palante, c'est cette mixture de science et de métaphysique, cette religiosité scientifique et philosophique, cet idéalisme fratricide qui entravent dans une ténébreuse folie l'effort d'humanité. C'est ce que Nietzsche a appelé le "mensonge allemand". Et Nietzsche: (dans *Ecce Homo*): "Deux fois déjà [à l'époque de la Renaissance et à la fin du XVII^e siècle] (1) lorsqu'avec une bravoure extraordinaire et un formidable effort sur soi-même, un mode de penser absolument scientifique parvenait à se réaliser, les Allemands ont su trouver des voies détournées pour revenir à l'ancien "idéal" pour reconstruire la vérité et l'"idéal", et ce n'était en somme que des formules pour le droit de décliner la science,—le droit au mensonge."

R. L. R.

(1) Ces deux grandes époques intellectuelles. On sait, d'ailleurs, que Nietzsche ne reconnaissait qu'une culture: la

LES IMBECILES QUI PARLENT DE NOUS

Après M. Maurice Barrès, le docteur Paul Rabier

Heureux, oh oui bien heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire! La nôtre à nous, pauvres Canadiens, est si mal connue des étrangers en général, travestie avec un tel sans-gêne par ceux même d'entre eux qui nous sont le plus sympathiques, que mieux vaudrait en vérité, pour nous, n'en pas avoir. A preuve—venant après les récents éloges à nous décernés par M. Barrès,—le jugement porté sur nos ancêtres par un savant français qui n'est pas sans jouir en son pays de quelque notoriété, le docteur Paul Rabier.

Vous ne connaissez pas le docteur Paul Rabier? Qu'il vous suffise, pour l'instant, de savoir qu'il est l'auteur, entre autres travaux, d'une assez importante étude en cours de publication: *La loi du Mâle*. Or, dans le dernier fascicule paru de cet ouvrage, entre autres choses dignes d'intérêt on peut lire (page 63):

... Au reste, c'est un procédé analogue qui fut employé, à la fin du XVIII^e siècle, pour peupler le Canada; on y expédia une quantité de filles-mères avec leur progéniture et ce sont leurs descendants valeureux qui luttent à l'heure présente à nos côtés contre les hordes teutonnes.

Grâce à M. Barrès, nous savions déjà que nos pères étaient (comme la majorité d'entre nous d'ailleurs) invariablement "trappeurs" ou "coureurs des bois". Il nous manquait encore cependant de connaître notre ascendance côté des femmes. Grâce à M. Paul Rabier, nous pouvons maintenant, je pense, nous vanter de n'être pas moins fixés sur ce point. De quoi en effet se composait à l'origine la population féminine de la Nouvelle-France, ce savant ne nous l'envoie pas dire: de femmes perdues, tout simplement!

Fallait-il s'occuper, plus que pour en sourire, de cette calembredaine cent fois déjà réfutée, et devait-on vraiment se donner la peine d'y répondre une cent et une fois? Nous en avions tout d'abord douté pour notre part. Mais un de nos lecteurs, depuis longtemps versé dans les études historiques et qui mieux que nous sans doute encore sait combien l'erreur à figure scientifique a la vie dure, en a jugé autrement. Il a jugé que la thèse reprise par M. Rabier exigeait une nouvelle réponse, et la voulant, cette réponse, aussi forte et décisive que possible, il s'est adressé, pour se documenter, à l'homme de chez nous qui probablement connaît le mieux le détail de nos origines, nous avons nommé M. Benjamin Sulte. Voici sans plus les notes qu'a bien voulu lui fournir à ce sujet l'auteur de l'*Histoire des Canadiens-Français*:

A plusieurs reprises déjà, des écrivains, dont l'intention malicieuse ou laquaine est très visible, se sont plu à dire sans la moindre garantie que l'origine des Canadiens, en général, porte des taches qui déparent le tableau en apparence si net et si pur du passé de notre peuple. Eh bien! examinons de quoi il s'agit, sans toutefois refaire les études définitives qui réfutent ces racontars et que l'on peut consulter dans les ouvrages suivants:

Bulletin de la Société Royale 1885 pp. 17-20, 23, 26, 27.
Bulletin de la Société Royale 1892 pp. 18.
Bulletin de la Société Royale 1894 pp. 55, 56, 150-162.
Bulletin de la Société Royale 1902 pp. 54, 56.
Bulletin de la Société Royale 1905 pp. 54, 116, 117 (de l'anglais).
Histoire des Canadiens-Français I, pp. 111-114, 143.
Histoire des Canadiens-Français III, pp. 1, 5, 66, 112.
Histoire des Canadiens-Français IV, pp. 6, 25, 35, 46, 70, 113-122.
Histoire des Canadiens-Français V, pp. 108, 109.
Histoire des Canadiens-Français VII, pp. 15, 78, 82.

L'abondance de renseignements que l'on trouve là-dessus, dans ces textes, doit satisfaire les plus difficiles, mais nous n'empêcherons pas les ignorants qui bavarde sans rien connaître de nous ennuyer encore de temps à autre...

Tout d'abord, il se présente un fait remarquable dans ces assertions lancées au hasard et qui ne sont pas même des attaques: aucun médisant de cette classe n'a pris la peine de consulter, ou l'*Histoire du Canada*, ou des personnes renseignées.

Tous parlent par suite de leur goût pour

ne se doutant pas que c'est, bel et bien, une colonnie. Tous écrivent sur le ton badin. Tous font voir clairement qu'ils se donnent le plaisir de raconter un bout d'anecdote sans importance. Ce qu'ils en font, c'est pour s'amuser.

Ainsi Le Sage, auteur de *Gil Blas*, La Fontaine, le fabuliste, n'ont point vu le Canada et ne savaient nullement où le prendre sur la carte géographique. Les épisodes qu'ils mentionnaient comme s'étant passés sur les rives du Saint-Laurent s'étaient passés en réalité à la Martinique et à la Louisiane—et encore, ce n'est pas aussi salé qu'ils le disent.

Le cas de La Fontaine et celui de Le Beau, à première vue, paraissent plus dignes d'attention, tous deux ayant séjourné parmi nous, mais observons que leurs rires écourtés se rapportent à un temps antérieur à eux, qu'ils n'ont pas connu et qu'ils se gardent bien d'étudier, tandis que nous avons cent moyens de prouver que leurs pointes et leurs phrases à la légère, semées au courant de la plume, en passant, par manière de pimenter le récit, sont des contes en l'air.

Et puis, a-t-on jamais vu des flâneurs de faubourgs, des vagabonds, des femmes perdues, ramassées un peu partout en France, devenir, au Canada ou ailleurs, des pionniers, des défricheurs, des cultivateurs, des gens rangés, religieux, respectables en tout, soumis aux lois, donnant l'exemple des vertus domestiques, — tels que La Fontaine et Le Beau les représentent, sans se douter qu'ils se coupent la gorge.

Ces faiseurs d'historiettes, ces "rôdeurs", ces va-comme-je-te-pousse, ces larons qui devaient être fort amusants à entendre, se conduisaient et parlaient en étourdis, écrivaient pour l'agrément de leurs pareils et pensaient bien qu'autant en emportait le vent. L'Histoire se renseigne à meilleures sources.

Je ne vais pas jusqu'au fanatisme, je m'affirme point que nos ancêtres étaient tous de petits saints, mais ce que nous savons de science certaine, c'est que la colonie a commencé tout autrement que se l'imaginent ces étranges détracteurs qui ont les mains vides de preuves, tandis que nous possédons un dossier formidable qui renverse toutes leurs jolies choses, très facilement.

Le fanatisme, ou le chauvinisme, ou le faux patriotisme, consistait à prétendre que, parmi le grand nombre de colons sans reproche, il ne s'est rencontré ni un banqueroutier, ni un bon à rien, ni une brebis galeuse—mais ceux-là n'ont pas fait la nation, pas plus qu'une hirondelle ne fait le printemps.

Pierre Boucher disait en 1663: "S'il vient ici des garnements, c'est qu'on ne les connaît pas, et quand ils sont dans le pays, ils sont obligés de vivre en honnêtes gens; autrement il n'y aurait pas de feu pour eux, car on sait aussi bien pendre au Canada qu'ailleurs et on l'a fait voir à quelques-uns qui n'avaient pas été sages." M. Boucher ici parle comme les archives du Conseil Souverain de Québec, qui n'était pas tendre pour les colons véreux—et le clergé non plus! et les habitants non plus!

Mais M. Sulte, de même que notre correspondant, se donne en vérité bien du mal pour rien... je veux dire pour le docteur Rabier.

J. F.

Est-ce vrai ?

Un médecin aide-major de 1^{re} classe d'une région de l'Ouest fut rencontré dans une auto militaire, en compagnie de personnes qui n'auraient pas dû s'y trouver.

Le directeur du service de santé dont il dépendait lui infligea huit jours d'arrêts, qui furent portés à quinze jours par le général commandant la région.

On affirme que le général Gallieni, estimant la sanction insuffisante et les chefs trop indulgents, a pris les mesures suivantes:

1°) 60 jours d'arrêts de forteresse au délinquant, rétrogradé en outre au rang d'aide-major de 2^e classe dans un dépôt d'infanterie;

2°) le directeur de santé de la région relevé de ses fonctions;

3°) le général commandant la région déplacé, et expédié dans une ville du Centre où on met les généraux en pénitence.

Voilà une promenade en auto qui a coûté

Français! méditez ce document!

Un monument de paperasserie

Et il y en a des milliers comme celui-là!

La paperasserie! J'en ai ri jadis. Je m'en épouvante aujourd'hui. J'ai craint qu'elle ne ridiculise la France. J'ai peur maintenant qu'elle ne la tue...

Elle a pris les proportions d'un fléau national, — stupide et terrible.

Elle monte, elle déborde. J'écrivais, récemment, qu'elle emplît les bureaux et envahît les tranchées. C'est bien pis! Elle submerge tout: elle déferle de l'intérieur sur l'arrière des armées, et de l'arrière sur le front; elle abrute, elle paralyse, elle empoisonne.

Quel dommage que nous ne puissions pas la diriger sur nos ennemis! Elle tiendrait lieu de ces gaz asphyxiants dont nous paraissions un peu trop économes. Mais non, c'est sur nos troupes seulement que nous expérimentons ses effets stupéfiants.

Et plus nous allons, plus le mal grandit. C'est un danger public. C'est le pire des dangers. C'est la rouille qui se met dans l'immense mécanisme militaire.

Demain, si l'on n'avise en toute hâte, la machine s'arrêtera, ou cassera.

A ceux qui pourraient douter encore de la gravité du fléau, à ceux qui croient peut-être que j'exagère et que je dramatise à plaisir, je défie le document dont ils trouvent ici le "fac-simile".

Ce document, c'est mieux qu'un exemple. C'est un symbole. C'est l'avenue signée — de combien de signatures, hélas! — d'un système effroyable.

Voyez cette accumulation de cachets, de chiffres, d'annotations, de paraphes. Sur huit pages de grand format que compte cet affreux grimoire se sont inscrites les phases successives de la grotesque besogne d'inutilité à laquelle s'astreint et s'oblige toute la hiérarchie militaire.

A l'origine, un fait extrêmement simple. Le sous-secrétaire d'Etat de l'artillerie et des munitions a appris que, dans un bataillon territorial d'infanterie, les hommes auraient été empêchés de se faire inscrire pour le dénombrement général des ouvriers de la métallurgie. Et il écrit au général en chef, le 14 novembre, pour le prier, si le fait est exact, de mettre fin à cet abus.

La lettre part. Elle descend les échelons de la hiérarchie, revient, prend une bifurcation, redescend, remonte, recommence le même voyage... A chaque étape, elle reçoit un cachet, un numéro, une annotation, d'ailleurs parfaitement inutile, une signature... Enfin, après cinquante jours de pérégrination, une quarantaine de transmissions, autant d'enregistrements sur des répertoires divers, elle revient à son point de départ.

Notez que toute l'enquête prescrite s'est bornée à communiquer la lettre ministérielle aux officiers mis en cause, et qu'ils ont simplement répondu que le fait n'était pas exact... Et c'est ce résultat qui a exigé sept semaines, la collaboration de plusieurs services, la mise en mouvement de scribes innombrables!

Où bien l'on voulait faire un enquête sérieuse; et alors il fallait déléguer un officier pour y procéder sur place. Ou bien l'on se contentait d'une demande d'explications, et il suffisait de l'adresser direc-

tement au chef de l'unité. Dans l'un comme dans l'autre cas, l'affaire était terminée en quarante-huit heures.

Mais c'eût été trop simple. La hiérarchie, le règlement veulent cette ridicule promenade du document, de mains en mains, sans qu'aucun de ces innombrables intermédiaires apporte la moindre contribution à l'information.

Et cela se répète pour tout! Qu'il s'agisse de vêtements chauds ou de matériel de guerre, de vivres ou de chauffage, de récompenses ou de punitions, l'énorme machine entre en branle.

C'est à cette inepte paperasserie que les officiers d'état-major — et ils le déplorent les premiers — passent leur temps; c'est dans ces exercices de scribes aliénés qu'ils apprennent leur métier de combattants.

Et, jusque dans les tranchées, les affreux papiers vont persécuter ceux qui veillent en face de l'ennemi. Le commandant d'un régiment reçoit de six cents à huit cents notes écrites par mois. C'est une obsession odieuse, un tourment de tous les instants.

A ses soucis de chef et de guerrier viennent s'ajouter des préoccupations d'employé d'administration. Il est obligé de négliger ses devoirs militaires pour se plier aux exigences de la routine. Et il sait qu'il sera noté tout autant pour sa ponctualité à répondre que pour la manière dont il s'acquitte de son métier de soldat.

N'est-ce pas une honte? Est-il tolérable que ces choses, qui seraient inadmissibles déjà dans une administration civile, dans un service d'obscur comptabilité, se passent dans l'armée combattante, dans ce que la nation devrait avoir de plus vivant, de plus souple, de plus actif!

Non, nos soldats, nos officiers, ces troupes magnifiques sorties des entrailles de la nation, valent mieux que ces besognes imbéciles!

Que peuvent faire ces généraux, les officiers pris dans cet affreux engrenage? Songe-t-on à l'effroyable gaspillage de forces, d'intelligences et d'activités que suppose un tel système?

Et tout cela devant l'ennemi, alors qu'une fièvre de volonté devrait nous secouer tous, et chasser de notre esprit tout ce qui n'est pas la préoccupation urgente, la préparation immédiate de la victoire!...

Ah! certes non, je n'exagère pas en poussant un cri d'alarme, un cri d'angoisse devant un tel spectacle!

Les quelques incrédules qui doutaient encore sont-ils maintenant convaincus?

Quant à moi, je me tourne un fois de plus vers le haut commandement, vers le gouvernement, vers la nation, et j'adjure mon pays d'en finir avec ces méthodes effrayantes. Une fois de plus je crie: "Casse-cou!" je crie: "Sus à la paperasserie!" et je supplie qu'on mette un terme, par tous les moyens, à ce fléau honteux et stupide. Car cette maladie du sommeil pourrait bien nous valoir, un jour, quelque terrible réveil.

CHARLES HUMBERT

Sénateur de la Meuse.

(Du Journal.)

Un autre me montre complaisamment sa lunette marine qu'après de minutieux lavages il vient de reconstituer. Dans un coin, deux matelots, dévidant des matelas, disputent à humidité et font sécher au vent un flot moussieux de bourres. E-paves du naufrage: dix secondes après le torpillage, les eaux avaient tout submergé: ponts, salles, cabines. Revenus à leur bord, les rescapés essaient heure par heure d'arracher à la ruine quelque souvenir familial. Ce sauvetage "in extremis" dure depuis deux mois.

Nous faisons les cent pas. Ça et là, le plancher du pont se boursouffle. Des lames éclatées s'ouvrent comme des crevasses. Une tige de fer pointe, en croc. On se croirait dans quelque rue de ville, avec son réseau métallique dispersé, après un tremblement de terre. "Les suites de l'explosion, m'explique le commandant... Voyez, d'autres effets..."

Par-dessus les rambambas, nous nous penchons sur la mer. A bâbord, du côté opposé à la torpille, sous la violence des gaz, le navire s'est distendu. Sa coque s'écaille, renflée. Les tôles ondulent en accordéon.

"Par miracle, elles ont tenu... Sans elles, le navire s'ouvrirait en deux, et coulerait..."

Mais la vraie promenade émouvante fut la descente dans la blessure.

Ayant demandé à son maître-coq une lanterne pour la route, le commandant m'entraîna vers la Chose. Nous nous cramponnions à des rampes tordues en vi-brequin. Par moments, aux leurs du falot, de brusques reflets dansaient à travers les échelons, comme des éclairs.

"Prenez garde!... Ici, un trou!..." Mon guide, à bout de bras, balance le lumignon. Un puits béant, noir, à margelle de fer rouillé. De l'eau, plus noire encore, y croupissait.

"Une des chaudères!... Ici la mort a surpris trois des chauffeurs... Ils y sont encore, hachés sans doute, défilés, sous les amas de fer..."

Un chemin à tournants courts, à voûte basse, en forme de tunnel, puis une nouvelle échelle.

Un silence sépulcral pèse dans cet enfer éteint. Au passage, des tiges nous griffent: elles portent des moignons de lampes.

Nous gagnons la salle des machines. Comme dans quelque galerie de mine, nous foulons des grilles à dos d'âne. Un gouffre d'eau dort là. Un lac plutôt. Lisse, sombre, froid, pareil à ce marais du Manoir Maudit qu'avait tant de savante terreur Edgar Poe se plut à décrire dans la "Chute de la Maison Usher".

Tant de silence nous étreint: le silence de cette chambre où l'on ne peut malgré soi qu'évoquer le tumulte rythmé de la vapeur et le jeu grondant des pistons.

Mon guide a baissé sa lanterne. Entre deux eaux, on découvre confusément des manettes, des pompes, le chadburn immobile, des cylindres. La rouille a envahi les rares tubes qui émergent. Nous sommes dans l'empire de la Mort, et il semble que tout cela soit vieux à plusieurs siècles.

"Baissez-vous... Là... la brèche!"

Vous suiviez-il, dans quelque grotte où vous avez cheminé longtemps, d'avoir vu luire loin, très loin, sans qu'il soit possible dans un pareil mirage de noirceurs d'en trier la distance, le pâle éveil du jour? C'est cela même. On dirait qu'une lumière naît là-bas, dans le fond du puits. Sa clarté amincie fait apparaître l'eau effilée et glauque comme un stylet d'éméraude. La leur tremble et fuse. Profonde, trouble, tortueuse, elle évoque la torpille qui la créa. C'est la blessure au flanc du navire.

"Cinq hommes sont enfouis là!" Nous sommes remontés au jour. Chez mon hôte, les vitres en éclats, les compas en miettes attestent assez la violence de l'explosion. On imagine les poignantes minutes qui suivirent: celui qui me les conte a vu, en une nuit, ses cheveux blanchir.

Depuis deux mois, le navire échoué attend la hache des démolisseurs. Remontés à bord, mais pris d'étranges nostalgies, le commandant et son second, parmi leurs appareils brisés, refont le quart sur la passerelle. La carte, dans sa boîte, demeure surchargée du dernier point qu'on y crayonna. L'aiguille magnétique garde obstinément le sud.

Mais ces bizarreries n'ont moins ému que l'écriture pendu sous le gaillard d'arrière. Il avertit: "Prenez garde aux hélices." Les hélices, elles, entre Cerigotto et Malte, arrachées, perdues, râclent les bas-fonds de la mer.

ANDRÉ TUDESQ

PROVINCE DE QUEBEC
DISTRICT DE MONTREAL

COUR SUPERIEURE
No 324.

DAME FANNY LIPCHITZ, de la Cité de Montréal, épouse de Joseph Jacobson, bourgeois, de la même localité, dûment autorisée à ester en justice, demanderesse —versus—

le dit JOSEPH JACOBSON, bourgeois, de la même localité, défendeur.

Action en séparation de biens a été instituée contre le défendeur, le 15 décembre 1915.

SURVEYER, OGDEN & COONAN,
Avocats de la demanderesse.

Un officier français juge M. Barrès

UN OFFICIER JUGE M. BARRÈS

M. Maurice Barrès est un écrivain riche en pauvreté, — "multa sed non bona" — mais ce n'est pas qu'un écrivain médiocre. C'est aussi un grand Français... du moins le proclame-t-il lui-même avec abondance, et ses thuriféraires n'auraient garde de le rappeler amicalement à la juste notion de ses mérites littéraires, non plus que de l'inviter à de moins indiscrettes manifestations de sa vertu civique. Les thuriféraires de M. Maurice Barrès ont une première excuse — elle n'est pas mince — : ce sont des esprits que le patriotisme enflamme toujours et que le doute n'effleure jamais; ils en ont une seconde qui n'est pas non plus sans importance: les divers écrits de leur prophète leur sont vraisemblablement peu connus. C'est pourquoi ils ne se sont peut-être pas encore avisés que la Destinée avait été d'une ironie singulièrement malicieuse en concédant à l'illustre sermonaire de leur Ligue le droit de prêcher quotidiennement, avec une belle gravité sacerdotale, au nom de l'Esprit français, alors que lui en font précisément défaut toutes les grâces. M. Maurice Barrès se proclame Lorrain, et nous le croyons sans peine; il doit être originaire assurément de ces "bonnes marches" de l'Est, dont on a dit tout le passé, en répétant à satiété sur le mode béotien qu'elles ont eu "la bonne fortune" de donner jadis naissance à "notre bonne Jeanne". L'histoire, toujours de "bonne volonté" au lendemain de la terrible épopée que nous vivons, ajoutera sans doute quelque nouvelle page à ces glorieuses annales en n'oubliant certes pas d'y broder un feston à la louange de "ses bons génies" qui sauvèrent alors la France, ce qui constituera certainement beaucoup d'excellentes choses à l'honneur de l'incomparable province qui n'a rien perdu de son originalité, bien que preuve ne soit que trop faite de son antique attachement à la patrie française — ô Lothaire, ô roi roi! — Les Guise en tressaillèrent d'aise au bienheureux Séjour, à la barbe de Pierre, car il est peu croyable que la demeure du Très-Haut n'ait pas été largement ouverte à ces pieux héros de notre ancienne monarchie, encore que de leur vivant la paillette, au moins autant que "la cause de la religion" ait été leur grand souci: "Hic, quos durus Amor!" En bons bergers, les Guise avaient l'âme virgilienne.

Bons citoyens de tous les partis, je vous entends déjà dire: "Il n'y a vraiment pas grand mal à ce que M. Maurice Barrès, bon Lorrain, s'affirme par surcroît grand Français avec une si vaillante opiniâtreté. Pour morbide que soit cette obstination, elle ne mérite aucun blâme, puisqu'elle incite au sourire et ne nuit point à autrui". Saurait-on faire grief à cet écrivain de révéler ingénument les ravages que peut exercer sur un esprit impropre à la supporter la culture intensive du moi? Cette culture n'est point très française d'origine, il est vrai, mais il est malséant de le redire aujourd'hui que tous les petits grimands le savent et que, sans contester d'ailleurs, par son extension mondiale, elle s'est acquise le droit d'internationalité. N'est-il donc pas plaisant que, par là du moins, M. Maurice Barrès soit internationaliste sans le savoir? Aussi bien ne pourrait-on lui reprocher de n'avoir ni le goût (des choses délicates ni le sentiment des nuances — puisqu'il se fait gloire de son dogmatisme, — et si l'expression de sa pensée est uniformément terne ou grise, n'est-ce point qu'elle a tout naturellement la couleur même du terroir?

Braves gens de tous les partis, vous avez le cœur bienveillant et nous ne demandons pas mieux de juger avec vous M. Maurice Barrès inoffensif s'il avait suffi à son ardente vanité de s'agiter dans les convictions du mysticisme et à son éloquence mal aidée d'errer dans les pathos psychologique. Le malheur est que, dès les premières lueurs de cette sinistre guerre, il se soit mis en tête et bientôt en position de vouloir, comme évangile national, une longue suite de pieuses contre-vérités. On put lui en passer condamnation au début. "C'est la griserie de la première poudre, pensait-on, elle se dissipera". Hélas! en dépit du dicton, le Lorrain est resté fidèle à son Dieu — nous voulons dire s'est resté fidèle — et rendu difficilement tolérable à la longue. Athènes n'hésita point jadis à prouver à l'incorruptible Aristide qu'il n'est pas bon de se prévaloir avec trop d'insistance de sa propre vertu. L'incorruptible Aristide était juste. M. Maurice Barrès, qui n'a pas à beaucoup près le même sens de l'équité, ne saurait se plaindre de subir un sort infiniment moins rigoureux. Nous ne demandons point sa proscription, nous faisons même grâce à l'écrivain de ses trop nombreux écarts de plume — il est de l'Académie et, si ce n'est pas trop dire, c'est dire beaucoup; — mais en priant instamment le grand animateur de foules de se taire, nous rappelons le grand citoyen au souci immédiat de sa dignité:

"Monsieur Maurice Barrès, qui regrettez si àprement de ne pas posséder la noblesse du nom, qui vous êtes vainement efforcé d'acquiescer celle de la manière à défaut de celle de la pensée, sachez atteindre du moins à celle du silence. Ne travaillez plus à nous rendre sùlimes en ne maniant la plume qu'au coin du bon

feu; de ce que vous n'avez inventé aucune nouvelle forme d'art, ne concluez point que vous avez fondé une durable industrie. Vous n'avez pu créer aucune beauté morale ni susciter la moindre vertu parce qu'un sombre idéal vous pousse fatalement vers ce qui est laid et mauvais à l'homme. Votre magnifique effort ne tend qu'à nous rendre plus misérable en nous voulant plus féroces, et voyez-en déjà l'effet: dès aujourd'hui vous voici répudié de ceux mêmes dont vous prétendez être le loyal interprète, le fidèle écho, de ces combattants que vous exaltez avec une si profonde inconscience. Ces hommes simples dont l'héroïsme vous sert de jouet ne comprennent pas, ne comprendront jamais qu'étant d'une constitution physique à peu près normale, à l'âge où tant d'autres encore font silencieusement, au péril de leur vie, leur devoir de défenseurs effectifs du territoire, vous avez cru, en votre qualité de président de la Ligue des Patriotes, ne pas devoir donner au pays de plus salutaire exemple que celui de votre singulier appui moral qui ne s'est manifesté jusqu'ici que par des formules hasardeuses, des rodomontades puériles, des apostrophes à la Prud'homme, en sorte que votre attitude d'apôtre du nationalisme ressemble à s'y méprendre à celle du plus neutre des abstentionnistes, — "sunt verba et voces".

Monsieur Maurice Barrès, nous ne croyons pas manquer au pacte de l'union sacrée en vous disant que vous n'avez plus droit qu'à notre rire ou, si vous aimez mieux, à notre patriotique dédain.

CAPITAINE G. H.-V.,
au ... e d'infanterie.

(En littérature: PAUL GLEIZE.)
(Des Hommes du jour.)

Feuille de chou

Nous avons reproduit le conseil donné à leurs lecteurs par les Grands Quotidiens, en vue de l'utilisation des journaux dont il s'agit d'éviter la lecture: "Faites-en des boulettes et mettez-les dans votre poêle."

Un de nos lecteurs nous signale un emploi non moins ingénieux qu'il a vu faire de ces gazettes:

"... J'ai eu l'occasion de voir un joli petit âne, attelé à une voiturette et broutant avec délices un journal que lui tendait son maître... Celui-ci m'apprit qu'il nourrissait son animal avec des feuilles imprimées, depuis le jour où il avait eu, par hasard, l'idée de lui en présenter une et la surprise de le voir s'en régaler avec délices... On s'explique que la pâte de papier, étant fabriquée avec les fibres des arbres, constitue pour les herbivores une nourriture saine et agréable. Ce serait une explication étymologique du mot "feuille de chou"; mais cette explication, nous avons l'humiliation de la tenir d'un âne bété."

On voit que, si la pâture offerte par les journaux est souvent indigeste pour les individus possesseurs d'un cerveau cultivé, elle peut être appétissante pour certains animaux moins bien doués au point de vue

intellectuel...

Très bien. Mais tout le monde ne peut pas profiter de la recette donnée par notre aimable correspondant: car, d'abord, il faut posséder un âne.

LA BANQUE D'ÉPARGNE

La réunion générale annuelle des actionnaires se tiendra au siège d'affaires de la Banque, rue Saint-Jacques, 180, le lundi, 14 février prochain, à midi, pour la réception des rapports et états annuels et l'élection des directeurs.

Par ordre du bureau de direction:
A.-P. L'ESPERANCE,
Gérant.

Montréal, ce 13 janvier 1916.

"The Crescent Turkish Bath Club, Limited."

AVIS est donné au public qu'en vertu de la loi des compagnies de Québec, il a été accordé par le lieutenant-gouverneur de la province de Québec, des lettres patentes en date du premier décembre 1915, constituant en corporation, MM. John Malcolm McIntyre, marchand; William S. Weldon, échevin; Duncan McIntyre, marchand; Edmund Sheppard, gérant, et Alexander Paterson, gérant, de la cité de Montréal, pour les fins suivantes:

Acquiescer, établir, entretenir et administrer un club pour amusements de société, en la cité de Montréal;

Assumer les droits et obligations d'aucun club d'aucune nature, en la province de Québec.

Les directeurs auront le pouvoir de faire adopter tous règlements, ordres et prescriptions non incompatibles avec les lois de la province, tel que requis pour l'administration de ses affaires et l'admission des membres; ces règlements, ordres et prescriptions pourront en aucun temps être modifiés ou cassés, sous le nom de "The Crescent Turkish Bath Club, Limited", avec un fonds social de cinq mille piastres (\$5,000.00), divisé en cent (100) parts de cinquante piastres (50.00) chacune.

La principale place d'affaires de la corporation, est en la cité de Montréal.

Daté du bureau du secrétaire de la province, ce premier décembre 1915.

C.-J. SIMARD,
Sous-secrétaire de la province.

CLAXTON & KER,
Avocats des pétitionnaires.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM
MONTREAL-TORONTO
9 h. 20 et 10 h. 15 du matin,
7 h. 30 et 11 h. du soir.

Wagon - salon - buffet - bibliothèque sur les trains de jour; wagons-lits Pullman éclairés à l'électricité sur les trains de nuit.

L'International Limited

Le train d'un service supérieur.
Quitte Montréal pour Toronto et Chicago à 10 h. 15 du matin tous les jours.

MONTREAL-OTTAWA

8 h. 15 du matin, 4 h. et 8 h. 05 du soir. Train de 4 h. du soir tous les jours, excepté le dimanche; train de 8 h. 15 du matin et 8 h. 50 du soir tous les jours.

Wagon - salon - buffet-bibliothèque sur tous les trains.

BUREAUX EN VILLE:

122 rue Saint-Jacques (téléphone: Main 6905), Hôtel Windsor et Gare Bonaventure.

LIVRES A VENDRE

A très bon compte, en bloc ou séparément, 300 volumes et brochures canadiennes, et une centaine d'ouvrages étrangers, sur les sujets les plus divers. On échangera pour bons classiques latins et grecs et certains auteurs anglais, russes ou allemands. Catalogue sur demande. S'adresser à OLIVAR ASSELIN.

H. Beauregard

Entrepreneur général
en construction

70, rue St-Jacques, 70
MONTREAL

Téléphone: Main 735

Avis aux gens de gout

S'il est une obligation qui s'impose aux gens de goût,

désireux de s'habiller avec élégance,

c'est bien une visite au magasin d'

Oscar Loiseau & Cie

159, rue Saint-Denis, 159

Téléphone: Est 448

Complets de tout genre pour messieurs. — Costumes pour dames
Étoffes de premier choix, main d'œuvre irréprochable.

SPECIALITE:

HABITS DE GALA

N.-B. — Se réclamer de l'"Action."

EN CROISIÈRE AVEC L'ARMÉE NAVALE

Le navire torpillé

Une visite à bord de la tragique épave qui attend la hache des démolisseurs

En Méditerranée, décembre.

Comme d'autres vont en pèlerins vers les villes en ruines et les bourgs saccagés, je viens de visiter un navire torpillé. Ce spectacle de mer est assez rare. Presque toujours, les nefs mortes errent dans les bas-fonds, au gré des courants: leur cimetière git entre deux eaux, par six à sept cents brasses. Et s'il est pour elles encore des visiteurs, ceux-là ont la face verte des squales ou le corps lisse des requins.

Ce navire est plus de chance. Torpillé voici sept semaines, à six heures de nuit, tandis qu'il sortait sans escorte du canal de Cérigo, il fut quelques heures abandonné, puis découvert en haute mer, et remorqué enfin par un torpilleur jusqu'à cette île où, bois par bois, il meurt.

Sa carcasse échouée se dresse dans la baie, sans blessure apparente. On le croirait prêt à reprendre la course. Un œil de marin sait seul découvrir que la ligne de flottaison est trop haute d'environ deux mètres.

Cet après-midi, pour atteindre son échelle, mon guide et moi, nous dûmes, en quittant notre you-you, sauter sur la coque luisante d'un sous-marin, grimper à la coupée d'un torpilleur mouillemines, et

traverser un circuit de rails où s'égre-naient, comme des pyramides rongées, les terribles engins de mort. La houle soufflait dur depuis le matin. Et sous-marin et mouille-mines, pour fuir les "coups de tabac", n'avaient rien trouvé de meilleur que se mettre à l'abri du navire-fantôme.

Il est encore habité: mais ses hôtes se sont réfugiés sur le pont supérieur.

Ici, aux beaux temps du voyage au long cours, alors qu'il était courrier, voisinait en bon ordre embarcations, siestes, poste de vigie, chambres de veille, accumulateurs de la T.S.F. Aujourd'hui, le pont dépourillé rappelle quelque marché à la ferraille.

Partout, des clous, des tringles rouillées, un bric-à-brac d'appareils photographiques, de lorgnettes, de livres pourris. Dans ce parterre de misère, des poulets, et une dinde au pesant jabot qu'on engraisse pour Noël, caquetent, roucoulent, picorent, font la roue.

Des hardes sèchent sur une barre, souillées de boue, fripées, méconnaissables. "Cette ceinture, j'en fis l'emplette à Malte, voici trois mois..." me déclare un officier du bord. Il fouille le paquet immonde: "Tiens!... mon pyjama de laine rose, acheté à Yokohama!"

Le cheval volé

Conte pour les Bulgares.

Un jour, un sacrifiant bulgare,
Monté sur un maigre bidet,
En quête de quelque bagarre,
Dans les Balkans vagabondait,
Quand il rencontra d'aventure
Un Serbe des plus reluisants
Rêva d'échanger ce cheval
Contre le sien — de carnazul.
Ce ne fut pas long, et le Serbe
Bientôt gisait, mourant, dans l'herbe.
Et le bandit, qui le crut mort,
Saisit sa bête tout d'abord
Et continua son voyage,
Laisant sa haridelle — en gage.
Le volé fort heureusement
Était étourdi seulement,
Mais avec quelle triste bête
Il se trouvait en tête à tête!
N'importe... Il put, tant bien que mal,
Sur le misérable animal,
Gagner la ville la plus proche,
Où, par bonheur, le lendemain,
Fortuitement, il mit la main
Sur son voleur bulgare-boche.
Il amena tout un quartier,

Prit à témoin le monde entier,
Enfin ce fut un tel grabuge
Que s'en mêlèrent les sergents,
Qui menèrent bêtes et gens
S'expliquer par-devant le juge.

Le cas était embarrassant,
L'un et l'autre ne fournissant,
Voleur et volé, nul indice
Qui pût éclairer la justice;
Seul l'antique roi Salomon
Eût su trancher la question.
Le juge, à bout de patience,
Allait donc lever l'audience,
Quand le volé dit: "Un instant!
Puisque ce scélérat prétend
Qu'il est de ce cheval le maître,
Sûrement il doit le connaître.
S'il peut nous dire de quel oeil
Il est borgne, j'en fais mon deuil!"
Ce disant, il couvrit la bête
De son manteau — du moins la tête.
L'autre sans perdre son sang-froid
Répondit, au hasard: "Du droit".
— "Et donc ce cheval je m'adjuge,
Fit le Serbe. Monseigneur le juge,
Veuillez constater qu'il y voit
Des deux yeux, comme vous et moi".

RAOUL PONCHON.

PAGES A RELIRE

La fin des Boërs

LA FIN DES BOËRS.—Elle semble enfin passée de mode, l'antienne *Gloria victis*. Dès qu'ils ont été vaincus, les Boërs ont cessé d'être populaires en France. Ils tenaient une carte sur laquelle nous avions joué de vieilles rancunes; ils ont perdu et nous aussi: cela serait une explication, mais il y en a une autre que je voudrais meilleure. Ce qui nous plaisait dans les Boërs, c'était leur force tenant en échec une force très grande. Ils représentaient une puissance; ils excitaient l'admiration non pour leurs vertus ou la justice de leur cause, mais pour leur énergie dans la lutte. On les aimait parce qu'on les croyait déjà vainqueurs. Vaincus, c'est à peine s'ils font pitié. Il y aurait donc, en France, une meilleure santé morale et moins de sensiblerie que ne le feraient croire certaines déclamations politiques. Nous avons encore du goût pour la vie, pour la force, pour les attitudes de domination. Le mot d'ordre, en cas de conflit grave, ne serait peut-être pas: La paix à tout prix. L'animal aurait peut-être quelques ressauts qui contusionneraient son adversaire et le feraient réfléchir. Je ne dirai point ma vraie pensée là-dessus: elle est trop pessimiste. D'ailleurs, que le fond de la nation ne soit pas tout à fait corrompu, cela éloigne la nécessité d'une conclusion décourageante.

On lisait dans le *Times* du 21 mars 1871: "La Commune est soulevée contre l'Assemblée. Il y a entre les deux adversaires une question de force aussi bien qu'une question de droit, et c'est la solution de la première qui décidera des mérites de la seconde." Voilà un langage très beau, parce qu'il est scientifique. La Commune avait tort, puisqu'elle a été vaincue, et durement. Les Boërs avaient tort, puisqu'ils ont fini par consentir à devenir anglais. Si cruelle que soit cette conclusion, si pénible qu'elle soit pour notre sentimentalisme chrétien, il faut prononcer résolument et l'accepter comme définitive et irréfutable. On le fera plus volontiers après avoir relu, dans Thucydide, l'étonnant dialogue entre les Athéniens et les Méliens. Avant d'attaquer Mélos, colonie de Lacédémone, Athènes lui envoya une délégation chargée de la convaincre de l'inutilité de la résistance. Les Athéniens parlent de ce principe, qu'ils ont déjà évoqué contre Sparte: "C'est une loi que nous n'avons pas établie les premiers;

elle est de tout les temps, que le plus faible doit obéir au plus fort." Aux Méliens, ils l'exposent en ces termes: "Il faut s'en tenir à poursuivre ce qui est possible, en choisissant pour base un principe sur lequel nous pensons de même et n'avons rien à vous apprendre: c'est que, dans les affaires humaines, on se soumet aux règles de la justice quand on y est contraint par une mutuelle nécessité; mais que, pour les forts, le pouvoir est la seule règle, comme, pour les faibles, la soumission." Les Méliens n'ont rien à dire à cela; ils répondent seulement "que ce serait se déshonorer que d'accepter l'esclavage sans combat, que d'ailleurs la guerre a des chances diverses, etc.". Sans doute, répliquent les Athéniens, mais elles sont pour nous et contre vous. Les Méliens le reconnaissent: "Nous aussi, nous croyons difficile, n'en doutez pas, de lutter à la fois, à forces inégales, contre votre puissance et contre la fortune; mais, du côté de la fortune, nous avons bon espoir, avec la protection des dieux, de ne vous être pas inférieurs, en défendant des droits sacrés contre l'injustice." Les Athéniens: "Nous aussi, nous croyons que la faveur divine ne nous fera pas défaut; car nous ne demandons, nous ne faisons rien qui ne soit d'accord avec les idées religieuses admises par les hommes, et avec ce que chacun réclame pour lui-même. Nous pensons en effet, d'accord en cela avec les traditions divines et l'évidence humaine, que partout où il y a une puissance, une nécessité fatale veut aussi qu'il y ait domination. Ce n'est pas nous qui avons posé cette loi; nous ne l'avons pas appliquée les premiers; nous l'avons trouvée établie, et nous la transmettrons après nous, parce qu'elle est éternelle. Nous en profitons, bien convaincus que personne, pas plus vous que d'autres, placés dans la même condition de puissance, n'en agirait autrement." Les Méliens n'agissent pas autrement, ni les Romains, mais ils firent moins de discours, et moins beaux.

Il y a bien longtemps que les hommes cherchent—comment dire?—une force à opposer à la force. Cela ne peut pas s'expliquer; il y a une contradiction dans les termes du discours. Quelle que soit la nature de la force qui triomphe, c'est la force.

REMY DE GOURMONT.

(Épilogues.)

Celui qui tua Pégoud

Le récit du dernier duel que livra l'héroïque pilote français

Lorsque le fameux Pégoud fut tué, aussitôt, avec une franchise peut-être exagérée, la censure laissa publier la nouvelle dans tous les journaux en y joignant les détails du duel aérien. Et c'est par nous que l'ennemi apprit le succès remporté par l'un des siens. Plusieurs versions furent publiées qui donnaient en quelques lignes les diverses phases de la rencontre. Une lettre du pilote de l'avion vainqueur, le capitaine Kandulski, fut même reproduite.

"J'ai eu un combat avec Pégoud, écrit-il. Alors il a fallu faire attention. Les forts de Belfort avaient ouvert contre moi un feu violent, les shrapnells éclataient tout alentour. A peine étais-je hors de portée des canons ennemis, que tout d'un coup l'avion français s'approchait et un combat s'engageait à une hauteur de 2.400 mètres.

"Pour commencer, je me hâtai de tourner mon appareil, afin de pouvoir librement tirer de flanc. Mon observateur, le premier lieutenant Bilitz, mettait en train immédiatement la mitrailleuse, qui, après le trentième coup, cessait de fonctionner.

Sur ces entrefaites, Pégoud s'approchait à cinquante mètres.

"Je décrivais un cercle autour de lui, puis j'achevais une courbe brusque à gauche, et ainsi je tenais mon adversaire de flanc. Alors, Bilitz, dont la mitrailleuse avait été réparée, lui envoyait le coup mortel."

Ce récit n'est pas tout à fait conforme à la vérité. La relation réelle de la rencontre a été donnée par le lieutenant Bilitz lui-même dans un rapport officiel de quatre pages dont nous avons pu avoir des fragments. Il est intéressant de savoir dans quelles conditions le glorieux pilote français fut frappé.

L'avion de Kandulski est un biplan d'environ 24 mètres d'envergure, qui possède la faculté de voler à 130 ou à 80 kilomètres à l'heure, à volonté. Il est blindé sur toute sa surface. Seules, les têtes des passagers sont à découvert. Ce n'est pas un appareil de chasse, mais un aéroplane à tout faire: il opère aussi bien pour le bombardement et le réglage de tir que pour la reconnaissance et le combat. Sur de son invulnérabilité, grâce à sa cuirasse,

il évolue à 1.400 mètres, dédaignant les attaques ennemies. Aperçoit-il au loin des oiseaux français désireux de s'élancer à sa poursuite, le pilote s'empresse de mettre le moteur au ralenti et attend, calme et placide. Il cherche simplement à empêcher l'assaillant de le survoler; mais, avec les deux mitrailleuses qu'il a à bord, il ne craint pas cette folle témérité. Quant au tir de l'adversaire par en-dessous, il le dédaigne et le méprise. Il sait que les balles s'aplatiront sur sa carcasse et qu'elles ne pourront pénétrer.

Un combat de 25 minutes

Pendant que l'agresseur tourne et virevolte autour du mastodonte, celui-ci ne bouge pas, fait presque du sur place, attendant le moment favorable pour lancer sa salve meurtrière. Je connais un pilote qui, quelques jours après la mort du créateur du looping, livra un combat de vingt-cinq minutes à cet extraordinaire appareil. C'est le journaliste Max B..., engagé volontaire, devenu l'un de nos plus fins pilotes. Très crânement, il attaqua, mais, profitant de la sanglante leçon, évita de se mettre dans le champ de tir de l'Allemand et se contenta de voler au-dessous de lui pour l'immobiliser. Il réussit à ne rapporter aucune trace de balle, mais toutes les siennes ne firent que marteler, de-ci de-là, le blindage sans le traverser. Le duel se termina faute de munitions de part et d'autre, et Kandulski essaya une ruse qui réussit parfois. Comme il s'enfuyait, poursuivi par l'oiseau français, il diminuait son attitude à mesure qu'il se rapprochait de ses lignes. Son blindage lui permettait de ne rien redouter des ripostes terrestres venant de nos tranchées, mais, par contre, Max B... n'aurait pas manqué d'être abattu par les canons contre avions.

Tel est, autant que ceux qui ont été aux prises avec lui peuvent le certifier, l'appareil qui a en l'honneur d'abattre Pégoud. Lors de ce vol tragique, le 31 août, Kandulski et Bilitz taient en train de faire une reconnaissance photographique aux environs de Belfort. Pégoud, qui dès qu'un avion ennemi était signalé, était le premier à prendre son vol, s'élança aussitôt à la poursuite de celui que tous croyaient voué à une mort certaine s'il était rejoint. Cabrant de toutes ses forces pour monter plus rapidement, le Français donnait l'impression d'un ascenseur. L'ennemi était entre 1.500 et 2.000 mètres, semblant attendre l'assaut sans s'inquiéter. De l'aérodrome, le duel était visible dans ses moindres phases. Tous, avec émotion, prévoyaient le moment où l'Allemand allait s'effondrer, convaincus qu'il était que celui-ci ne pourrait échapper à la maîtrise de Pégoud, aussi bon pilote qu'émérite tireur. Le crépitement des mitrailleuses parvenait par instants aux oreilles des témoins angoissés, lorsque soudain, alors que le Français se trouvait voyant son petit biplan s'effondrer comme voyait son petit biplan s'effondrer comme une pierre et aller s'écraser non loin du point d'attache. Pendant ce temps, l'Allemand fuyait à tire d'aile vers son nid. Je ne reviendrai pas sur la consternation et la douleur que causa ce drame, je me contenterai de donner les impressions de l'observateur Bilitz.

Les impressions de l'observateur Bilitz

"Nous étions, Kandulski et moi, en train de prendre des vues photographiques des retranchements ennemis du côté de Belfort, lorsque nous voyons tout à coup un point noir monter comme une flèche du terrain d'aviation d'où partent, à chacune de nos randonnées, les avions chargés de nous chasser. Sûrs de nous, grâce à notre blindage, et puissamment armés, nous laissons l'adversaire approcher, étant décidés à l'accueillir comme il convenait. Nous savions en effet qu'il ne se méfierait pas de nous, notre appareil n'ayant nullement l'aspect d'un avion de combat.

"Nous ralentissons notre allure, descendant même, comme si nous allions au-devant de l'assaillant. Celui-ci, lorsqu'il est à une cinquantaine de mètres de nous, se place au-dessous, sur le côté, et commence à ouvrir le feu. Je riposte, grâce à la mitrailleuse qui me permet de tirer de haut en bas. De part et d'autre les balles se perdent. Le feu continue. Un enrayage, rapidement réparé, m'empêche de tirer pendant quelques instants. Le Français change ses bandes avec rapidité et envoie de nouvelles salves tout en approchant. A un moment, l'une de ses balles vient heurter le blindage du fuselage, fait ricochet et va s'aplatir sur le réservoir d'essence. Je le dis à Kandulski en lui donnant l'ordre de rentrer en hâte, car je crains que notre réservoir ne soit crevé. Mon pilote obéit, non sans que je tire, par acquit de conscience, une dernière salve sur l'adversaire. Celui-ci passe au-dessous de notre appareil et disparaît.

"Trop occupé par la possibilité d'un attentat inopportuniste dans les lignes françaises, par suite du manque de carburant, je ne m'inquiète plus de lui. Nous parvenons à regagner sans incident notre port d'attache. Le réservoir avait été simplement bosselé. Nous racontons que nous avons soutenu un combat sans plus y attacher d'importance.

"Ce n'est que le 6 septembre que nous apprenions, par les journaux français, qu'un cours d'un combat avec un avion allemand, le célèbre Pégoud avait été tué net d'une balle à l'aorte.

"Quelle joie et quelle fierté d'avoir ac-

complis cet exploit! C'était ma dernière bande qui m'avait permis de le réaliser.

"Le jour même, Kandulski et moi allions lancer une couronne à l'endroit où nous avions abattu notre adversaire, pour célébrer sa valeur et son courage."

JACQUES MORTANE.

Chose et M. Romain Rolland

Quelqu'un, qui peut être appelé Chose sans que la France y perde rien, a prétendu que Romain Rolland fait partie du "Bund Neues Vaterland". Romain Rolland, qui "veut n'avoir désormais aucun rapport" avec ledit Chose, répond: "Je n'ai jamais fait partie, à aucun titre, du *Bund Neues Vaterland*, ni d'aucune association étrangère, depuis le début de la guerre.

"Quant à l'article *Au-dessus de la Mêlée*, qu'on me somme insolentement de renier, non seulement j'en maintiens tous les termes sans en supprimer ou en atténuer un seul, mais, si je ne l'avais écrit, je l'écrirais aujourd'hui plus énergique encore."

Quand Chose, qui, d'ailleurs, va de rectification en rectification avec une beatitude de chaque jour un peu plus enivrée, en sera à sa centième, on verra si on doit le prendre, enfin, au sérieux.

L'Europe après la guerre

Le bilan démographique de l'Europe après la guerre prend déjà un aspect terrifiant.

Vingt-cinq millions d'hommes ont pris les armes. Neuf millions sont déjà tués ou décapés; quand la deuxième année de guerre se sera écoulée, les pertes de l'Europe en vies humaines s'élèveront à 20 millions.

Mais ce n'est que le bilan militaire. La population civile accusera aussi un déchet notable, dû aux privations de toutes sortes. Partout le coefficient de natalité diminue. On compte 40.000 naissances de moins et 50.000 décès de plus en Angleterre, soit un déficit démographique de 90.000 unités en douze mois. A Paris, Londres et Vienne, la situation est la même.

Aucune peste du Moyen Âge n'a fait de tels ravages.

Après la guerre, l'Europe ne sera plus que "la petite Europe", avec une population à peine supérieure à celle qu'elle avait avant les guerres napoléoniennes. Et nous nous trouverons en face des constatations que voici:

Deux femmes pour un homme;
Plus de vieillards que de jeunes gens;
Plus d'enfants que de travailleurs adultes;

Plus d'infirmités que de valides;
Des millions d'hommes à pourvoir d'un travail ou d'un emploi, tandis que des millions de femmes auront appris des professions masculines et gagné des salaires d'homme;

Des millions de travailleurs qui auront pris l'habitude de toucher des salaires deux ou trois fois plus élevés qu'avant la guerre, et qui ne voudront plus entendre parler de diminution;

Karéfaction des stocks alimentaires à cause des étendues de territoire ravagées, et diminution de la production agricole; diminution de l'élevage;

Renchérissement des frets et des importations; ralentissement des exportations, faute de navires.

Et ce ne sont encore là que les plus remarquables des problèmes que l'Europe aura à envisager. Beaucoup d'autres conséquences, encore secrètes, apparaîtront un jour, attestant l'immensité du désastre.

(Du *Daily Mail* de Londres.)

Tableau et Meubles à Vendre.

Superbe tableau du crucifiement, d'après le grand artiste hongrois Munkaczky. 3 pieds 1/2 x 6. Très beau cadre. Fera l'ornement et l'orgueil de belle maison bourgeoise. S'adresser chez MORENCY, encadreur, Montréal, rue Sainte-Catherine, près rue Berri.

Beau mobilier de salon Régence, doré; 1 fauteuil, 6 chaises, 1 sofa. Fabrication de 1830 ou 1840. Tapisserie à renouveler. Vaut au bas mot \$700. On le donnerait pour \$350. — S'adresser à OLIVAR ASSELIN.

D'aucuns se sont peut-être imaginé que les rédacteurs de l'Action vivent d'amour et d'eau fraîche. Rien n'est plus faux. Ils travaillent pour gagner leur vie. Quand il n'est pas autre chose à faire, ils rédigent des discours ou des mémoires pour les autres, font de la traduction ou préparent des annonces moyennant finances. Leur tarif est élevé, mais leur travail est irréprochable. Avez-vous besoin d'eux?

L'Action est imprimée pour M. Jules Fournier, par la Compagnie Marchand Frères, Limitée, Imprimeurs, 56, rue Amherst, Montréal.

14

Aux amis de l'"Action"

Aimez-vous notre journal? Nos idées vous plaisent-elles? Il n'est pas de plus efficace moyen de nous encourager que de nous confier

VOS IMPRESSIONS

Tarif modéré

Travail de premier ordre

DEMANDEZ NOS PRIX

En vente aux bureaux de l'"Action"

Nos Amis les Québécois, album de caricatures. Dessins de Ch. HUARD, adapté aux moeurs de Québec. Couverture en couleurs de Charlebois. Préface de Jules Fournier 25 cents
Edition de luxe \$1.00
Souvenirs de Prison, par JULES FOURNIER, Préface d'Olivar Asselin 25 cents
Edition de luxe \$1.00
A Quebec View of Canadian Nationalism, par OLIVAR ASSELIN. 25 cents
Edition de luxe \$1.00
Rapport sur l'Immigration française et belge, par OLIVAR ASSELIN. 25 cents
Edition de luxe, avec initiales enluminées \$5.00

Pour prendre un bon repas,
pour passer une agréable soirée,

VOUS NE TROUVEREZ RIEN DE MIEUX, SUR TOUTE
L'ILE DE MONTREAL,

QUE

Le Château-Dupère

RUE NOTRE-DAME, LONGUE-POINTE

Spécialement recommandé aux touristes.

CUISINE DE PREMIER ORDRE.

SITE MERVEILLEUX.

Pour tous les amis de l'"Action"

Pharmacie Godbout

Coin Craig et Côte de la
Place d'Armes

A NOS AMIS

Il n'est pour ainsi dire pas de jour que des lecteurs, nous envoyant le prix de leur abonnement, ne nous expriment en même temps "le regret où ils sont de ne pouvoir faire davantage pour encourager notre journal."

Très souvent, ces personnes bienveillantes n'ont en effet pas d'autre occasion de nous témoigner de façon tangible leur sympathie.

Assez souvent aussi, elles n'auraient que d'y penser pour pouvoir très facilement nous rendre service,—par exemple en nous confiant leurs annonces. Nous avons spécialement en vue, ici, d'abord les nombreux amis que l'Action compte au Barreau et qui ont à tout moment des annonces officielles à distribuer aux journaux; ensuite les nombreux amis que l'Action compte dans le monde des affaires, où, comme chacun sait, il n'est pas un homme qui n'ait de temps en temps à faire publier un avis "d'incorporation", etc.

Les uns et les autres peuvent—sans qu'il leur en coûte plus qu'un petit effort de mémoire—nous donner le plus précieux encouragement.

Ils voudront bien à l'occasion, nous en sommes sûrs, ne pas nous oublier.

L'ACTION.

Pourquoi il s'est enrôlé

Suite et fin du discours prononcé au Monument-National, le 21 janvier dernier

Nous ne gagnerons pas, avec quelques discours ou quelques misérables tactiques électorales, la sécurité qui n'est venue aux Madgyars, aux Flamands, aux Tchèques, qu'après des siècles de résistance aux flots mouvants et sans cesse renouvelés de la barbarie. Le creuset nous dévorera comme il a en partie dévoré l'Ecosse et l'Irlande, ou il nous tiendra jusqu'au jour où nouvelle Serbie, désormais insensibles au feu, nous en sortirons forts comme l'acier pur comme le diamant. Les temps de paix pastorale sont passés. Finie, cette enfance idyllique que nous avons, avec l'optimisme naïf des peuples jeunes, pris pour la phase héroïque de notre existence parce que le gouvernement britannique—qui ne demandait pas mieux—s'est un peu fait prier avant d'acheter notre fidélité avec les immunités de notre Eglise et autres concessions qu'il ne pouvait nous refuser sans nous jeter dans les bras des Américains. L'évolution du sentiment anglo-canadien à notre égard est pour nous un enseignement. C'est à notre existence même qu'on en veut, et nous serons d'autant plus attaqués que nous serons plus dignes de vivre. Parce qu'ils ont cessé d'être uniquement des manoeuvres et des terrassiers, les Canadiens-Français d'Ontario sont dénoncés comme un danger national. Le jour où ils auront parmi eux vingt millionnaires, ils seront astreints à un autre régime de propriété que le reste des citoyens, et cette fois encore la persécution s'exercera au nom des intérêts supérieurs des persécutés. Notre ennemi pour la présente guerre ou pour toute autre guerre n'y changera rien; les siècles seuls pourront déposer dans l'âme de la majorité—je parle toujours de ceux qui font les lois persécutées et qui les appliquent—ce respect de l'opinion d'autrui, cette tolérance, ce savoir-vivre, que le Canadien-Français le moins instruit apporte en naissant, parce qu'il est d'une vieille race, et que les vieilles races n'ont jamais les défauts des parvenus, mais qui manque presque invariablement à des conglomérats ethniques de date récente, et, qui est pis encore, de formation tout artificielle. Mais que les attaques continuent ou non, et n'importe combien de temps elles continuent, nous aurons gagné la bataille du jour où nous nous serons réhabilités à nos propres yeux. Cette réhabilitation, nous la trouverons en combattant pour le droit des faibles, pour la civilisation, pour la liberté du monde, comme la petite Sœur de Charité, comme le prêtre qui se penche peut-être sur nos fronts saignants au moment suprême: sans obligation légale ni morale, et sans espoir de récompense. Déjà la vertu mystérieuse du sang versé s'affirme. Les nationalistes canadiens-français les plus hostiles à la politique des expéditions militaires ne sont pas insensibles à son prestige tout-puissant. Chaque semaine le *Devoir* publie avec orgueil le carnet de Paul Caron, de ce jeune néophyte à l'âme de cristal qui gardait dans la vulgarité des besognes quotidiennes le sourire d'un Louis de Gonzague, et qui dès le 4 août 1914 quitta ses bureaux pour la Légion étrangère. Celui-là, Barré, celui-là, DeSeres, celui-là, mon chef et ami, mon cher et vaillant colonel,—oui, ce petit trouper à un sou par jour, il vaut mieux que vous, parce qu'il y est allé par la voie la plus courte et la plus rude. Mais vous qui, après des mois de fatigue gaiment acceptés, et quelques-uns d'entre vous décorés de glorieuses cicatrices, nous revenez encore tout imprégnés de la poussière sacrée des Flandres; vous qui portez si noblement un uniforme dont la couleur s'est pendant tant de mois confondu avec la terre de France, nos voix, nos gestes, nos âmes vous le crient: vous valez mieux que nous! Vous surtout, lieutenant de Jonghe, qui Français d'origine, mais Canadien de naissance, de coeur et d'éducation, avez daigné, vos trois frères au feu, et l'un mort à l'ennemi il y a trois semaines, accrocher à la poitrine du 133e cette croix de Victoria, cet Ordre de Léopold et cette Médaille Militaire gagnés au prix de treize blessures, vous valez mieux que nous, vous valez mieux que nous! Et nous les ouvriers de la onzième heure, nous qui arriverons pour récolter dans votre sang et dans vos sueurs, nous à qui le temps—ne laissez pas la joie de payer avec quelques gouttes de notre sang à l'Angleterre des John Bright et des Roebuck le tribut de notre fidélité, à la Belgique celui de notre admiration, à la France celui de notre amour, et qui pourtant avons offert à la cause de la liberté tout ce que nous avons; nous tous, officiers, sous-officiers et soldats du 133e et du 150e, et du 60e et du 57e, et du 167e, et du bel Hôpital Laval, nous ne sommes pas dignes de dénouer les cordons de vos godillots, petit piou-piou de la Légion étrangère, nous ne vous valons pas, héros des Flandres! Mais s'il en reste encore quelques-uns qui qualifient notre enrôlement de trahison, laissez-les dire, allons au feu d'un coeur alerte: n'en doutez pas, nous valons mieux qu'eux! Le monde est encore plein de bruit de la lutte qu'on rapporte que les Ti-

tans livrèrent aux dieux de l'Olympe aux premiers âges de la terre. Sa stupeur admirative s'est cristallisée en des métaphores qui sont aujourd'hui la monnaie courante du langage humain. Cette guerre, Mesdames et Messieurs, c'est une légende. Elle ne s'est produite que dans l'imagination des premiers âges. Elle a été inventée parce que rien, dans l'histoire véridique des hommes, n'était assez grand ni assez beau pour inspirer à jamais aux hommes la redemptrice passion du surhumain. La véritable guerre des Titans, elle se livre aujourd'hui en Europe, en Asie, en Afrique, partout où le poids savamment accumulé de la force brutale menace de crouler sur le monde. Rien que d'avoir approché de ce poids nos faibles épaules, frotté à sa pesante armature d'acier la pointe de nos baïonnettes, nous nous sentirons plus grands et meilleurs, et notre race, allégre d'avoir versé dans cette aventure surhumaine un peu de son sang trop lourd, reprendra sa route plus digne de vivre, plus fière d'elle-même, le front tourné vers les étoiles, la poitrine gonflée d'espoirs invincibles.

M. HECTOR GARNEAU

Les Commissaires de Montréal viennent de s'honorer en nommant à la direction de la Bibliothèque de notre ville M. Hector Garneau. On peut saluer en ce nouveau conservateur un homme d'étude, un érudit, un maître ouvrier d'histoire. De ce chef, Montréal rend hommage à l'esprit et, à travers ce directeur du royaume des livres, au grand aïeul dont il continue l'œuvre parmi nous. On lui doit, en effet, la reconstitution exacte, intégrale de l'Histoire du Canada, qui, en ces derniers temps, apparaissait comme un chef-d'œuvre mutilé. M. Hector Garneau, avec un sens historique qui fut célébré par des historiens de France, a refait, entière, l'épopée française-canadienne que les destins de la mort avaient vouée à une imperfection temporaire. L'œuvre est maintenant debout et ne laisse plus subsister les dégradations que des iconoclastes coupables avaient surnoisamment accomplies. Nous avons l'assurance que l'histoire moderne de notre existence politique et sociale sera écrite par le successeur immédiat de celui qui a chanté notre âge héroïque.

On peut croire, en tous cas, que M. Hector Garneau apportera, dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, un esprit de discernement acquis après des années d'études consciencieuses, le goût de la lumière, de la vérité et de la liberté, et cette sagesse éclairée qui est la conscience de l'esprit et de l'honnête homme. Il faut même lui souhaiter de la coquetterie, celle qui consiste à contenter toutes les confessions et toutes les croyances.

L'OBSERVATEUR

Club Ouvrier S.-Jean-Baptiste

Le Club Ouvrier Saint-Jean-Baptiste annonce au public qu'il donnera, le 5 février, un euehre et bal, à la Salle Minto, coin des rues Sainte-Catherine et Montcalm, sous le patronage de M. le commissaire Ainey.

M. BLAIS, président.

D'aucuns se sont peut-être imaginé que les rédacteurs de l'*Action* vivent d'amour et d'eau fraîche. Rien n'est plus faux. Ils travaillent pour gagner leur vie. Quand ils n'ont pas autre chose à faire, ils rédigent des discours ou des mémoires pour les autres. font de la traduction ou préparent des annonces moyennant finances. Leur tarif est élevé, mais leur travail est irréprochable. Avez-vous besoin d'eux??

Pour impressions en tout genre, s'adresser à l'*Action*. Tarif modéré, travail rapide et de premier ordre. Demandez nos prix.

Quoique Jules Fournier soit maintenant échevin

Tous les amis de l'*Action* n'en continueront pas moins à s'approvisionner de cigares, cigarettes, pipes, tabacs divers, etc., chez notre ami

Georges-E. Côté

252, RUE SAINT-DENIS, 252
(A deux portes de la rue DeMontigny)

Les meilleurs tabacs, cigares, cigarettes, tant du pays que de l'étranger articles de fumure, journaux, revues, etc., etc.

Téléphone: EST 577.

Sur l'Allemagne

M. Maurice Muret a passé la première année de la guerre dans son pays natal, en Suisse. Habitué à vivre parmi nous, à se baigner dans l'atmosphère française, cette retraite pour lui, malgré les douceurs du toit familial, était quelque chose comme l'exil. A quoi pouvait-il mieux employer ses loisirs qu'à écrire un beau livre? Mais quel livre serait aujourd'hui à sa place s'il ne traite de la guerre, s'il ne contribue, par sa substance, à préparer la victoire?

M. Maurice Muret règle son compte à l'Allemagne contemporaine. L'agression allemande n'avait pas été pour lui une surprise. Voici longtemps déjà qu'il avait discerné les symptômes d'un état d'esprit malfaisant et orgueilleux qui tôt ou tard devait pousser l'Allemagne à tirer l'épée. Très informé des choses de la politique étrangère, renseigné sur les courants intellectuels qui se dessinaient de l'autre côté du Rhin, l'orage qu'il voyait venir ne lui apparaissait que comme la confirmation des craintes dont il s'était fait l'interprète. Dans son volume sur la *Littérature allemande d'aujourd'hui*, publié en 1910, il terminait par ces lignes le chapitre consacré à l'historien Lamprecht: "Comment ne pas se défendre de quelques inquiétudes? Comment ne pas se demander quel avenir une génération formée à l'école du pangermanisme tentaculaire réserve à l'Allemagne, à l'Europe, au monde entier?"

La catastrophe, provoquée par la mégalomane germanique, a eu des causes multiples que M. Maurice Muret s'est appliqué à analyser et qu'il résume en un seul mot: *l'Orgueil allemand*. C'est l'orgueil qui, selon lui, passant des classes dirigeantes dans les masses intellectuelles et populaires, a perverti tout un peuple, aujourd'hui abandonné à l'assouvissement de ses instincts.

Les Allemands, écrit l'auteur, ne cessent de répéter: "Nous étions pacifiques, nous n'avons pas voulu le désastre qui met le monde en sang." Et ils invoquent les textes publics et secrets, ils brandissent des documents destinés à les absoudre. Ils répandent aux quatre coins de la terre des brochures où leur bonne foi cherche à se faire jour! Ces plaidoyers plaideraient moins mal encore que l'innocence de l'Allemagne n'en serait point démontrée.

Les témoignages d'orgueil que j'ai recueillis et systématiquement disposés suffisent à proclamer la responsabilité de l'Allemagne, tant ils crient haut sa faute.

Quand un pays se croit appelé à dominer l'univers, il n'est force au monde qui le puisse ramener à la sagesse. L'heure sonne tôt ou tard où il s'essaye à ces destinées prodigieuses que les sorcières de Macbeth lui ont fait entrevoir pour son malheur. La tragédie dont le vertige germanique menace l'humanité pouvait être encore retardée. Elle ne pouvait plus être retardée longtemps. L'orgueil allemand devait engendrer la "Guerre Allemande".

M. Muret discerne sept formes différentes de l'orgueil allemand, dont il analyse successivement les caractéristiques, en montrant quels en sont, dans chaque domaine, les représentants-types. L'école historique de Henri de Treitschke, contemporaine de l'ère bismarckienne, a formé cette génération d'hommes où se recrutent les premiers propagateurs du chauvinisme impérial. Guillaume II a été élevé dans cette atmosphère; il a trouvé son panégyriste dans un autre historien, Karl Lamprecht, inventeur de l'Etat tentaculaire, mort en mai dernier, avant d'avoir vu l'effondrement de l'édifice dont il avait construit les assises.

Après "l'orgueil sur le trône", M. Muret passe à "l'orgueil de race". Il analyse et décompose les théories des Chamberlain, des Driesmans et des Woltmann et en fait apercevoir la fragilité. A propos de l'anthroposociologie de Woltmann, il lui est aisé de montrer l'usage abusif que les Allemands ont fait des théories séduisantes et mal interprétées du comte de Gobineau. Mais en passant il tient à affirmer que Nietzsche a été classé à tort parmi les fanatiques de la race et que c'est pécher par ignorance que de le confondre avec les théoriciens du pangermanisme. Les lecteurs du *Mercury* n'ont pas besoin qu'on remette sous leurs yeux les passages du philosophe sur lesquels l'auteur de *l'Orgueil allemand* appuie sa démonstration.

Brouillé avec Wagner, écrit M. Muret, Nietzsche répétait sur tous les tons: "Il faut méditerraniser la musique." Nietzsche répugnait de toute son âme au pangermanisme d'art fondé par l'auteur de la *Tétralogie*. Il rêvait, quant à lui, d'une cul-

ture européenne, reposant sur une base essentiellement latine. Son surhomme est un Européen, un bon Européen. Nietzsche croyait—et peu importe que cet idéal fût chimérique—à l'unité de l'Europe, d'où sortirait une humanité supérieure. Le patriotisme était, pour le philosophe de Zarathoustra, une faiblesse condamnable. Il ne comprenait surtout pas qu'on pût être patriote quand on est Allemand. Ses aveux sur ce point respirent une louable franchise. Non et encore non, Frédéric Nietzsche n'a rien du pangermaniste. Il n'est surtout pas favorable au pangermanisme de race. Soutenir le contraire, c'est se complaire à un paradoxe dont la difficulté peut séduire un rhéteur; mais c'est aussi contester sans raison et sans profit l'évidence même.

Pour compléter son chapitre consacré au racisme, M. Muret rappelle que certains écrivains français ont essayé d'accrediter chez nous la légende que la "race latine" est en décadence. Il signale la part qu'a eue M. Vacher de Lapouge aux fantaisies l'un Woltmann. Mais l'auteur de *l'Argen* s'en est expliqué ici même (*Mercury*, ter août 1915). Si les Allemands l'ont mal compris, comme ils l'interprètent généralement mal tout ce dont ils peuvent tirer parti pour étayer leurs doctrines absurdes ou admirables, M. Vacher de Lapouge n'y a été pour rien.

Le chapitre suivant s'intitule "l'orgueil militaire", ou *césarisme*, et donne un aperçu des théories formulées par les stratèges germaniques depuis Clausewitz jusqu'à Bernhardi. Le petit manuel intitulé *Kriegsbrauch im Landkrieg*, publié par l'état-major prussien en 1902, en résumant ces théories, a sanctionné officiellement les pratiques abominables dont l'Allemagne nous offre depuis dix-huit mois le spectacle.

Les campagnes menées par deux pontifes du monisme, les professeurs Haeckel et Ostwald, qui, dès la déclaration de la guerre, se sont mis au service de la politique agressive, permettent à M. Maurice Muret de démontrer l'existence d'un "orgueil scientifique" dont la manifestation la plus éclatante a été le fameux manifeste des 93 intellectuels. Mais la mégalomane germanique a pris un caractère vraiment pathologique dans les écrits et discours des théologiens et prédicateurs qui ont accaparé la divinité pour en faire le "vieux Dieu allemand", et qui prêchent au nouveau "peuple élu" l'extermination de tous ses ennemis. Ne se doutent-ils pas qu'en assumant l'héritage des juifs de l'Ancien Testament ils préparent à leurs compatriotes le sort du peuple d'Israël?

L'orgueil mystique des Dryander et Fritz Philipp va de pair avec l'orgueil politique des Paul Rohrbach, Ernst Hasse, Reimer et Daniel Frymann. Un rapide coup d'oeil sur l'œuvre néfaste des coryphées du pangermanisme clôt ainsi tout naturellement le livre substantiel de M. Maurice Muret. Il s'est appliqué surtout à nous décrire les ravages d'une doctrine dont l'application sur les champs de bataille a abouti à une guerre monstrueuse. Pour lui, il ne s'agit là que d'une "crise" dans l'évolution du peuple allemand. S'il s'était avisé de remonter plus haut dans l'histoire morale et politique de l'Allemagne, il se serait peut-être arrêté à la constatation que cette "crise" est à peu près permanente depuis la seconde moitié du XVIIIe siècle. Nous sommes parvenus à en retarder les effets jusqu'en 1914. Il n'en est pas moins vrai que l'Allemagne, aussitôt qu'elle a pris conscience d'elle-même, n'a jamais songé qu'à dominer et à étendre son pouvoir tyrannique sur ses voisins.

L'analyse sagace de M. Maurice Muret aura du moins servi à nous faire connaître, d'une façon complète, les aboutissants d'une série de conceptions monstrueuses dont l'Allemagne, au moment même où elle déchaine la guerre, s'était trouvée complètement imprégnée.

L'influence corruptrice de la pensée allemande a déjà fait l'objet de nombreuses études. S'il est absurde, comme l'ont fait certains écrivains notoires, de rendre responsables des méfaits de l'Allemagne tous les Allemands même les plus "libérés", il n'en est pas moins vrai que certaines doctrines philosophiques ont exalté la mégalomane allemande tout en agissant sur nous de telle sorte que notre génie propre s'en est trouvé diminué. M. Pierre Lasserre a voulu mettre de l'ordre dans toutes ces affirmations contradictoires et évaluer à son juste prix l'apport du germanisme dans l'ensemble des conceptions humaines. Son petit livre, inspiré par la claire raison, nous présente une succession de formules heureuses, par où les spéculations intellectuelles des penseurs d'Outre-Rhin apparaissent sous leur véritable jour.

L'esprit germanique, écrit M. Lasserre, ce n'est pas seulement certaines dispositions de tempérament et d'humeur propres aux Germains et qui viennent chez eux colorer les idées et les sentiments communs aux diverses nations et races civilisées. Il faut entendre, il faut définir substantiellement. On fait consister cet esprit dans un fonds d'idées et de sentiments. Il y aurait des idées et des sentiments allemands par eux-mêmes et qui n'auraient pas existé, si cette combinaison de la nation humaine qui s'appelle l'Allemand

n'existait pas. La fortune de cette conception a produit une conséquence qui fut apparue monstrueuse à un Français du XVIIIe siècle, formé à l'école de Descartes, et que l'on pourrait appeler la nationalisation de l'esprit.

Il suffit de relire certains passages des *Discours à la Nation allemande* pour comprendre ce que M. Lasserre entend par "nationalisation de l'esprit". Mais l'auteur du *Romantisme français* démontre au surplus que, dans le "commerce intellectuel des peuples", l'Allemagne tient une place à part. Ses écrivains et ses penseurs ne se rattachent pas à des mouvements collectifs d'idées. Isolés dans leur pays, ils s'isolent du monde. Parlant des systèmes de Fichte, de Schelling et de Hegel, M. Lasserre écrit que "ces systèmes nous mettent en présence d'une véritable rupture accomplie entre la pensée germanique et la pensée occidentale".

Les systèmes de Fichte, Schelling, Hegel, leur façon effroyable de philosopher, sont la mise en œuvre d'un principe issu du kantisme. Ils sont le fruit que le kantisme ne pouvait manquer de produire. Kant est un jardinier qui, quant à lui, conserve du respect pour l'arrangement traditionnel du jardin; mais il élabore et sème la graine d'où jaillira la plante monstrueuse qui ne tardera pas à dévorer et à succéder tout.

Mais, parmi la production de la pensée allemande, M. Lasserre sépare celles, relativement rares, qui participent à la commune lumière de l'esprit humain et celles qui, engendrées des ténèbres spéciales du germanisme, ne font qu'habiller en doctrines métaphysiques ou religieuses la brutale et aveugle affirmation de l'égoïsme et de l'orgueil allemands. Un chapitre de son ouvrage s'intitule: "Les Allemands européens et libéraux." Il convient d'y relever l'hommage absolu au génie de Goethe, "le seul Allemand qui se puisse comparer à Voltaire pour l'importance européenne et qui est comme un Voltaire non maigre, un Voltaire avec de l'opulence". A propos de

Nietzsche, M. Lasserre fait quelques réserves, mais il écrit courageusement:

Il y a en lui un moraliste qui ne le cède point à Schopenhauer, et de merveilleux critiques de littérature et de musique qui a entendu les lettres françaises avec une finesse dont aucun autre Allemand, depuis Goethe, n'avait donné l'exemple et dont nous pouvons tous tirer bien des lumières. Sa plus forte vertu, pour nous, c'est que ses explications sont spécialement admirables pour dégermaniser les têtes françaises dont une imprégnation de pensée allemande aura plus ou moins profondément disloqué la culture et troublé la santé. Le patriotisme n'est pas intéressé—au contraire!—à ce que nous accablions d'insultes l'homme qui a un goût passionné pour la civilisation de la France, qui éclata en sanglots quand il apprit l'incendie des Tuileries en 1871, et dont les monstruosités de conception et de formule sont moins d'un vrai monstre que d'un croquemitaine qui s'épouante lui-même.

Mais il faudrait pouvoir analyser ici le chapitre que M. Pierre Lasserre consacre à la "Position du Kantisme", le plus important de ce petit ouvrage, et qui permet à l'auteur de réduire à néant le dangereux sophisme de l'impératif catégorique. "Il fallait être Allemand pour donner à l'idée humaine du devoir ce visage moins divin que monstrueux."

M. Lasserre cependant reconnaît que nous pouvons tirer des bénéfices considérables de l'érudition allemande. Mais c'est là une science subalterne. En résumé, "si l'on peut réprimer le germanisme, il faut se garder de le dédaigner. S'il n'a créé ou paru créer quelque chose que par une exploitation confuse et imprudente des difficultés que les nouveautés de la science et de l'histoire modernes ont temporairement créées à l'œuvre progressive de la raison, son succès, même son grossier succès, nous avertit de tenir compte de ces difficultés pour n'être pas mis en échec."

HENRI ALBERT.

(Du *Mercury* de France.)

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

Semaine du 31 janvier 1916

"Le Médecin des enfants"

Drame en 5 Actes, par BOUTEGROIS et D'ENNERVY

MERCREDI SOIR. — Photographie d'un artiste donnée gratuite à chaque personne.
JEUDI SOIR. — Soirée d'Amateurs.
VENDREDI SOIR. — Soirée de gala, Intermédiaires par les Artistes.
ainsi que 6000 pieds de Vues animées choisies

PRIX POPULAIRES: Matinée 5 et 10 c - Soirée 5, 10 et 15 c

Compagnie des Tramways de Montréal

Horaire suburbain pour 1914-15

LACHINE			
De Montréal (hôtel des postes)			
De 5 h. 40 du matin	à 8 h.	du matin: toutes les 10 minutes	
De 8 h. du matin	à 4 h.	du soir: toutes les 20 minutes	
De 4 h. du soir	à 7 h. 10 du soir	toutes les 10 minutes	
De 7 h. 10 du soir	à minuit	toutes les 20 minutes	
De Lachine			
De 5 h. 30 du matin	à 5 h. 50 du matin	toutes les 20 minutes	
De 5 h. 50 du matin	à 9 h.	du matin: toutes les 10 minutes	
De 9 h. du matin	à 4 h.	du soir: toutes les 20 minutes	
De 4 h. du soir	à 8 h.	du soir: toutes les 10 minutes	
De 8 h. du soir	à minuit 10	toutes les 20 minutes	
Voiture supplémentaire (la dernière) à minuit 5.			
SAULT-AU-RECOLLET ET SAINT-VINCENT DE PAUL			
De Montréal (rue Saint-Denis) à Saint-Vincent			
De 5 h. 15 du matin	à 8 h.	du matin: toutes les 15 minutes	
De 8 h. du matin	à 4 h.	du soir: toutes les 20 minutes	
De 4 h. du soir	à 7 h.	du soir: toutes les 15 minutes	
De 7 h. du soir	à 8 h.	du soir: toutes les 20 minutes	
De 8 h. du soir	à 11 h. 30 du soir	toutes les 30 minutes	
Tramway pour Henderson seulement: minuit			
Tramway pour Saint-Vincent: minuit 40.			
De Saint-Vincent à Montréal (rue Saint-Denis)			
De 5 h. 45 du matin	à 8 h. 30 du matin	toutes les 15 minutes	
De 8 h. 30 du matin	à 4 h. 30 du soir	toutes les 20 minutes	
De 4 h. 30 du soir	à 7 h. 30 du soir	toutes les 15 minutes	
De 7 h. 30 du soir	à 8 h. 30 du soir	toutes les 20 minutes	
De 8 h. 30 du soir	à 11 h. 35 du soir	toutes les 30 minutes	
Tramway de Henderson à Montréal (rue Saint-Denis): minuit 20			
Tramway de Saint-Vincent à Montréal (rue Saint-Denis): 1 h. 10 du matin			

CARTIERVILLE			
De Snowdon-Junction			
De 5 h. 20 du matin	à 8 h. 40 du soir	toutes les 20 minutes	
De 8 h. 40 du soir	à minuit	toutes les 40 minutes	
De Cartierville			
De 5 h. 40 du matin	à 9 h.	du soir: toutes les 20 minutes	
De 9 h. du soir	à minuit 20	toutes les 40 minutes	

AUTOUR DE LA MONTAGNE			
De Montréal (angle de l'avenue du Parc et de l'avenue du Mont-Royal):			
De 5 h. 40 du matin	à minuit	toutes les 20 minutes	
De l'avenue Victoria:			
De 5 h. 50 du matin	à 12 h. 30 du matin	toutes les 20 minutes	
De l'avenue Victoria à Snowdon:			
De 5 h. 50 du matin	à 8 h. 50 du soir	toutes les 10 minutes	

BOUT-DE-L'ILE			
De Snowdon-Junction			
De 5 h. du matin	à minuit	toutes les heures	
TETREAULTVILLE			
De 5 h. du matin	à 9 h.	du matin: toutes les 15 minutes	
De 9 h. du matin	à 3 h. 30 du soir	toutes les 30 minutes	
De 3 h. 30 du soir	à 7 h.	du soir: toutes les 15 minutes	
De 7 h. du soir	à 8 h. 30 du soir	toutes les 30 minutes	

POINTE-AUX-TREMBLES			
De 5 h. du matin	à 9 h.	du matin: toutes les 15 minutes	
De 9 h. du matin	à 3 h. 30 du soir	toutes les 30 minutes	
De 3 h. 30 du soir	à 7 h.	du soir: toutes les 15 minutes	
De 7 h. du soir	à 11 h.	du soir: toutes les 30 minutes	
De 11 h. du soir	à 1 h.	du matin: toutes les heures	